



“La crise écologique est une crise de sens »

En écho à "Terre promise Réflexion autour de l'encyclique" par Nicolas Hulot > cf. p.18 revue Présence 3

Ce texte est issu de la transcription retravaillée pour *Présence* d'une intervention de Nicolas Hulot, “La crise écologique est une crise de sens-Pour une révolution des esprits”, donnée à l'abbaye Saint-Jacut les Pins en janvier 2016, dans le cadre d'un colloque ayant pour titre « *God Save the planet ?* » et qui a rassemblé divers représentants de traditions spirituelles et des écologistes.



"La Conférence climat qui s'est tenue à Paris en décembre dernier a été un moment essentiel. Pour la première fois, au-delà de nos différences culturelles, historiques, économiques, religieuses... , les hommes ont commencé à se voir tels qu'ils sont, c'est-à-dire comme une petite famille de naufragés perdus entre deux infinis, rendant quelque peu dérisoires ces

différences qui nous séparent au lieu de nous rassembler. En effet, tout se conjugue pour nous mettre dans une situation particulièrement délicate, car tout nous rappelle que nous vivons sur un point de bascule, menaçant de nous faire chavirer d'un bon côté ou d'un côté moins heureux. Bergson disait : « L'avenir de l'humanité est incertain, parce qu'il dépend de nous ». Il y a néanmoins une bonne nouvelle : nous avons encore les cartes en mains.

Retrouver la confiance et le sens

La première fois que j'ai rencontré le Pape François, celui-ci disait, en s'adressant à François Hollande : « Dieu pardonne toujours, les hommes parfois, la nature jamais ! ». Ceci doit alimenter notre réflexion. Nous sommes face à une équation difficile –



entre puissance et vulnérabilité -, non pas à cause d'un déficit de moyens d'intelligence, mais à cause d'un déficit de sens.

Au fil du temps, nous avons laissé derrière nous quelque chose qui aurait dû nous précéder et que l'on appelle la confiance. Si nous n'arrivons pas, dans un laps de temps le plus court possible, à faire en sorte que cette

confiance puisse se retrouver, à redonner du sens au progrès et si nous nous contentons d'agréger des outils technologiques, alors nous risquons de passer à côté d'une réponse viable. Jamais, nous n'avons eu un besoin aussi fort de développer une vision commune. Einstein disait d'ailleurs que notre époque se caractérise « par la profusion des moyens et la confusion des intentions ». La question centrale reste en effet de définir, au sein de cette vision partagée, les fins et les moyens. Nous sommes à un rendez-vous critique de notre histoire, parce que tout ce qui appartenait à un ordre symbolique a été mis à mal par les avancées technologiques

et scientifiques. Comme le disait René Dubos, « L'homme n'est plus relié à rien ; c'est le désarroi tragique de l'homme moderne ». Si nous occultons l'analyse de cette crise de sens, de cette crise culturelle ou de civilisation – peu importe le nom qu'on lui donne -, si on se contente simplement de prendre les outils et de « remuer » un petit peu, nous ne ferons qu'ajourner une issue tragique.

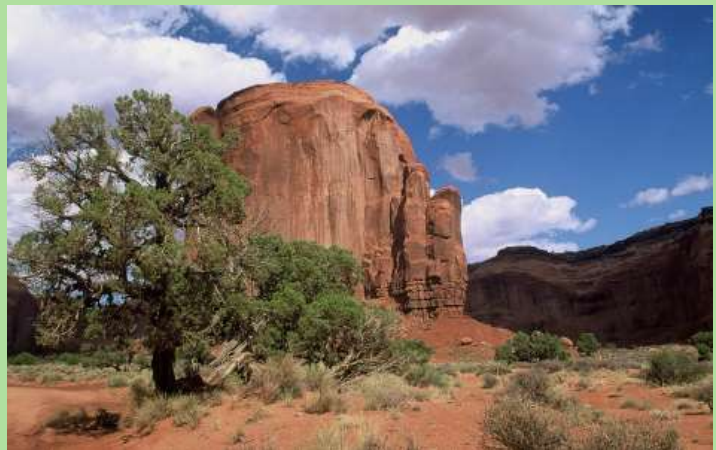


Favoriser l'émergence de la dimension spirituelle



Lorsque j'ai démarré, auprès de l'Elysée, ma mission d'envoyé spécial pour la protection de la planète pour la COP21, mon inquiétude était que l'on oublie cette dimension du sens. Il y a des crises visibles – économiques, environnementales, démocratiques etc. , mais il y a surtout une

crise de civilisation. Dans une société à l'expression synthétique, médiatique, technologique, matérialiste, consumériste..., cette dimension du sens, cette dimension spirituelle émergerait-elle spontanément dans ce moment où l'humanité avait rendez-vous avec elle-même ? Cela me semblait essentiel, mais je voyais bien que cela n'allait pas se faire tout seul. Quand j'ai commencé à faire mes premières visites au Vatican, certains ont pensé que je sortais de mon rôle ou du cadre de la laïcité que doivent s'imposer les états ou les gouvernements. Mais ce n'est pas ce que je pense. Tout d'abord, il y a une « facilité » dans la religion catholique, c'est celle d'avoir un représentant unique. Je me suis donc orienté dans un premier temps vers le Vatican, à la fois parce que – pour les croyants, mais aussi aux yeux des non-croyants, les églises en général et l'église catholique en particulier se disent « expertes en humanité ». Or l'humanité, aux deux sens du terme - l'humanité en tant que communauté, et l'humanité en tant que sentiment suprême - est menacée. J'observais en même temps l'académie des sciences du Saint Siège, qui avait participé et même validé les travaux du



GIEC1. Il n'y avait plus de doute sur le diagnostic de la situation écologique et climatique, et pour autant, il n'y avait pas une interpellation manifeste. J'ai alors eu la chance de rencontrer un homme - probablement une de mes plus belles rencontres - , le patriarche Bartholomée de Constantinople, qui aurait pu, comme saint François d'Assise, être considéré comme le père de l'écologie. Je vous invite à revisiter les textes qu'il a écrits depuis de nombreuses décennies. Le hasard a voulu que nous nous rencontrions à plusieurs reprises, et nous nous sommes bien entendus. Je me suis appuyé sur cet homme, car j'ai découvert que c'était plutôt lui qui avait des choses à m'apprendre. De plus, il avait « ses entrées » au Vatican et, surtout, un contact direct et amical avec le Pape François. Il m'a permis d'identifier les cardinaux ou les évêques qui avaient de l'influence autour de lui. Quand je suis allé les voir, je leur ai dit que l'histoire ne comprendrait pas qu'ils soient en retrait sur l'enjeu climatique, qu'elle le comprendrait d'autant moins que, si l'on se met du côté des croyants, la création est en train de se déliter sous nos yeux. En apparence, il y avait une forme d'indifférence à tout cela. Ce qui me paraissait antinomique, incongru et, même bien plus que cela, être une erreur fondamentale. J'ai tenu ce langage à mes différents interlocuteurs, tout en pensant qu'il était important que les églises puissent

enrichir la réflexion politique, économique, technologique... en vue de la conférence de Paris.

Il me semblait naturel que les grandes confessions - qui n'ont certes pas le monopole de la spiritualité, mais qui en ont quand même une détention importante - contribuent à faire en sorte que cette dimension de « vision » puisse surgir et aider à sacréaliser aussi l'enjeu écologique. Cet enjeu-là suscite souvent une forme d'aversion, notamment de la part de certains intellectuels qui considèrent que le gage de notre intelligence, c'est de nous libérer progressivement de la nature. Or, la démonstration est faite que c'est exactement l'inverse qui se produit. A chaque instant, nous devenons plus vulnérables.



Le rôle des religions

Les autorités religieuses pourraient éventuellement nous éclairer : sommes-nous à l'extérieur de la nature ? au-dessus ? en dessous ? où sommes-nous... ? Il semble nécessaire de nous repositionner dans nos devoirs, nos droits et nos responsabilités. Il semble important de

rappeler que nous sommes la partie consciente de la nature, et que cette conscience nous oblige plus qu'elle nous afflige. Quelles voies pourraient nous aider à répondre à ces interrogations ? Comment déployer avec vigueur un enjeu qui jusqu'à présent était considéré comme optionnel, alors qu'en réalité tout nous montre qu'il est conditionnel ? L'enjeu écologique - et j'enlève toute dimension politique et idéologique - est un enjeu qui conditionne tous les enjeux de solidarité auxquels nous sommes attachés. Tant que ce message est entendu comme politique ou idéologique, il se perd parmi les autres, mais quand il arrive à travers un texte aussi important et aussi efficace que celui de l'encyclique du pape, il peut être entendu



autrement. Ce texte nous parle, car il est radical : radical dans l'analyse des causes et radical dans le diagnostic qu'il faudrait mettre en œuvre pour que l'homme finisse enfin son processus d'humanisation ou de civilisation. L'encyclique du pape a été un renfort inespéré, parce qu'il a interpellé bien au-delà des croyants. Sur un plan

stratégique et diplomatique, l'encyclique nous a aidés auprès d'un certain nombre de dirigeants de l'Amérique du Sud, dont les voix et les signatures comptaient beaucoup pour l'accord de Paris. Ils se sont sentis interpellés et, plutôt que de venir à la COP 21 dans un esprit un peu résistant, considérant qu'ils n'avaient pas à agir pour un phénomène qu'ils n'avaient pas provoqué², ils sont venus avec une attitude beaucoup plus conciliante. Cela a amené un souffle et une dimension qui a achevé de convaincre les esprits les plus sceptiques, y compris dans l'enceinte la plus résistante du monde, à savoir le congrès américain. Dans la foulée de son engagement, le saint Père a eu le courage d'aller s'adresser directement aux sénateurs américains, dont on sait qu'il contient le dernier carré des climato sceptiques. L'encyclique et les différentes interventions du pape ont porté au-delà des croyants et nous ont offert une campagne de communication mondiale défiant toute espérance. Cela a ensuite créé une forme d'émulation qui s'est traduite par un certain nombre d'initiatives multi-confessionnels, par la remise de textes communs notamment³, à la fois en France, mais également à l'étranger, où des représentants de différentes confessions se sont manifestés pour nous interpellier sur ce sujet. J'ai organisé à Paris, au mois de juillet, un magnifique moment « Le Sommet des Consciences »⁴, qui a réuni non seulement des autorités religieuses, mais également la plupart des religions de taille réduite, ainsi que des hommes – et des femmes - d'esprit. Cela a été un moment merveilleux. Quand on en vient à douter de l'humanité, c'est que l'on a une lecture tronquée, car l'humanité, au sens où on la souhaite, est là, parfois invisible, parfois silencieuse, parfois écrasée... Mais, il y a une humanité qui est en marche, qui partage, qui innove, qui pense et qui se projette... et qui était réunie à cette occasion.



Nous avons encore les cartes en main ; à nous de jouer !

L'engagement des religions et des spiritualités dans la réflexion pour notre devenir commun était pour moi très importante, parce que je pense que la première révolution que nous devons opérer est la révolution des esprits. L'âme du monde est profondément malade. Si nous ne renouons pas avec le sens, si nous ne remettons pas les choses dans le bon ordre, si nous ne remettons pas l'économie au service de l'homme..., je crains que le dénouement ne soit pas heureux. Nous sommes à un moment critique, à un point de rupture physique et psychique. A force de tamiser la réalité, nous repoussons le traitement. Les choses ne se résoudre pas avec des petites mesures à la marge. Le modèle économique tel qu'il est n'est plus la solution, car c'est un modèle basé sur l'exploitation et la destruction de la nature. Il n'y a aucune idéologie derrière. C'est une réalité. Pour la première fois, la crise climatique met sur les épaules de l'humanité une menace et une opportunité commune, et l'oblige à se voir telle qu'elle est. L'urgence climatique nous oblige à nous rendre compte que nous avons intérêt à mutualiser nos différences plutôt qu'à les affronter et à

le
de



relever
ensemble
défi
commun
notre
avenir sur
terre !"

- 1 Le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, créé en 1988.
- 2 Le changement climatique... dont les pays du nord jusqu'aujourd'hui portent la responsabilité.
- 3 Textes de principales religions de France, texte des Musulmans à Istanbul, texte des Bouddhistes... (à découvrir sur ce blog).
- 4 Dont on peut retrouver les interventions sur le site www.whydoicare.org